frayer les Ursulines et les Hospitalières, qu'un même héroïsme avait rassemblées sur ces bords, les remplissait au contraire d'un désir insatiable de se prodiguer tout entières, à la conquête des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Heureuses d'être appelées à une aussi haute vocation, de s'associer à des hommes tels que les Brébœuf, les Lalemant, les Le Jeune, les Jogues, les Garnier, les Daniel, les Chaumonot, les Bressani et tant d'autres, qui arrosaient de leurs sueurs et "réchauffaient de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France," elles se dévouaient avec joie, pour apprendre le chemin du ciel à ces enfants de la nature, qui n'en connaissaient d'autre que celui du vice, et dont les espérances se bornaient à une chasse abondante d'orignaux, de caribous et de castors ! Ce zèle infatigable, cette foi vive, cette ardente piété, ce désir de l'apostolat au berceau de notre patrie, ne rappellent-ils pas les premiers siècles de l'Eglise ?

Mais de quelle utilité pouvaient être au pays, à cette époque, deux Communautés de religieuses cloîtrées ? Nous répondrons volontiers par les belles paroles de Grégoire-le-Grand. Au milieu des angoisses de Rome tant de fois saccagée par les Lombards, par la peste et la famine, ce saint Pape ne conservait qu'un motif d'assurance, la prière de trois mille Vierges recueillies des Monastères ruinés d'Italie. " Sans elles, écrivait-il, pas un de nous n'aurait pu subsister ici tant d'années au milieu des Lombards." "Il voyait, comme Moïse au pied du Sinaï, le bras du Seigneur se lever dans l'éternité et son glaive prendre le tranchant de la foudre. Mais il voyait aussi la prière du pauvre pénétrant les nues ; les larmes de quelques vierges tombant pour contre-poids dans la balance où Dieu pesait l'empire, et le saint Pape se rassurait."